

Pour citer :

Gomes, Veronica(2016). Réflexion sur le travail de recherche avec les femmes autochtones en situation d'itinérance. *Revue A5*, 6(1), 19-34. <https://revuea5.uqam.ca/>

Réflexion sur le travail de recherche avec les femmes autochtones en situation d'itinérance

Véronica Gomes, *Doctorat.*

Selon Saïd Bergheul, professeur agrégé à l'Université du Québec en Abitibi-Témiscamingue, chaque nuit au Canada, près de 30 000 personnes dorment dans les refuges ou à l'extérieur. Si on prend en compte les personnes entrant dans la catégorie de l'itinérance invisible, c'est-à-dire hébergées par des membres de la famille ou des amis-es, on compte alors jusqu'à 50 000 personnes qui n'auraient pas de domicile fixe. L'itinérance varie selon les époques et les endroits, englobe une variété de situations, mais aussi de populations touchées (Bergheul, 2015). Bien que les hommes constituent le groupe le plus important en termes de nombre, l'itinérance des femmes est le groupe qui a le plus dramatiquement augmenté depuis une trentaine d'années au Québec (Mercier, 1996 et Laberge, 2000). L'itinérance se complexifie et se diversifie de plus en plus : il y a un rajeunissement ainsi qu'un vieillissement des femmes dans la rue, une augmentation du nombre de femmes immigrantes, handicapées, avec des problèmes de santé mentale, de mères avec enfants, mais aussi de plus en plus de femmes autochtones⁷ (Plante, 2015).

Cet essai prendra la forme d'une réflexion sur le travail de recherche d'une personne non autochtone auprès de femmes autochtones en situation d'itinérance au Québec. Nous présenterons quelques considérations méthodologiques, éthiques et épistémologiques de l'expérience de deux chercheurs-es qui ont travaillé avec des populations autochtones. Leurs questionnements incontournables seront ainsi à la base de nos propres réflexions sur le rapport des chercheurs-es à leur sujet de recherche ainsi que sur le processus de recherche partenariale à mener. Un des objectifs de cet essai sera de se demander comment des chercheuses non autochtones peuvent arriver à présenter des portraits représentatifs de femmes autochtones en situation d'itinérance prenant en compte l'hétérogénéité de leurs voix. Nous tenterons également de considérer certains outils d'analyse issus de la sociologie pragmatique et des théories féministes dans le cadre d'une recherche partenariale.

⁷Aucunes données statistiques n'existent réellement sur le groupe des Autochtones en situation d'itinérance, ce ne sont que des estimations. (Bergheul, 2015).

La recherche partenariale avec les communautés autochtones

« Les peuples autochtones ont été étudiés jusqu'à la mort » : c'est ce qu'un aîné a affirmé durant la Commission royale sur les Peuples autochtones mise sur pied en 1991. C'est justement à cause de ce passé où la science a été une figure d'agent colonisateur que les communautés autochtones restent aujourd'hui méfiantes à l'égard de la recherche et qu'elles préfèrent les initiatives des personnes autochtones dont les objectifs visent davantage à renforcer leurs capacités communautaires. Toute personne non autochtone qui choisit de faire une recherche avec les personnes autochtones doit alors s'attendre à une expérience de recherche différente des méthodologies de recherche classiques (Cunningham, 2015).

Nous avons fait ressortir deux principales critiques des penseurs-es, acteurs-trices politiques ou académiques autochtones à propos du rôle de la recherche : 1) l'ethnocentrisme des chercheurs-es occidentaux dans leurs interprétations des réalités autochtones et 2) le peu d'impacts positifs, ou les impacts négatifs, de leurs recherches sur les populations autochtones. Ainsi, ce manque de réflexivité et de connaissances sur les perspectives autochtones a très souvent rendu les chercheurs-es non autochtones incapables de produire des recherches qui contribuent au mouvement de décolonisation, ainsi qu'à une prise de pouvoir par des communautés autochtones, et ce malgré leurs bonnes intentions (Cunningham, 2015). Toutefois, ces expériences tendent à changer⁸. Le milieu de la recherche et les chercheurs-es non autochtones réussissent de plus en plus à travailler de manière collaborative avec les Premières Nations.

C'est le cas du chercheur Laurent Jérôme (Université Laval et Université Paul-Verlaine de Metz) qui, pendant près de 10 mois, entre 2001 et 2004, a suivi un groupe de jeunes joueurs-ses de tambour dans le cadre d'une recherche ethnographique effectuée chez les Atikamekws⁹ de Wemotaci (Centre-du-Québec) et qu'il présente dans le chapitre intitulé *Pour quelle participation? Éthique, protocoles et nouveaux cadres de la recherche avec les Premières nations du Québec* de l'ouvrage *Autochtonies* paru en 2009. Dans son texte, Jérôme s'interroge sur l'avenir de la recherche en milieux autochtones et sur la place des chercheurs-es dans un contexte de décolonisation de la recherche en abordant les difficultés relatives à son travail de collaboration. Dans un premier temps, la confiance de certains-es Atikamekws était difficile à obtenir. Très présente au sein de la

⁸ Soulignons que, dans le domaine des sciences sociales, la recherche partenariale existe au Québec depuis déjà 20 ans. Le même travail reste toutefois à faire avec les communautés autochtones.

⁹ En 2009, les Atikamekws sont environ 6 000, de langue linguistique algonquienne, et regroupent trois communautés : Wemotaci, Manawan et Opitciwan. Leur territoire ancestral recouvre le territoire de la Haute-Mauricie au centre du Québec.

communauté, l'image de « l'expert-e extérieur-e », qui a souvent nui plutôt que de permettre aux Premières Nations de s'approprier des connaissances qui leur étaient propres, jouait en sa défaveur. Les paroles d'une femme atikamekw qu'il cite démontrent bien ces réticences :

À quoi peuvent servir les recherches si ce n'est pas qu'à servir les carrières de ceux qui les mènent ? On voit les chercheurs arriver, on les accepte, dans certains cas ils deviennent des amis, mais ils repartent avec tout ce qu'on leur a dit et on ne les revoit plus. On ne sait pas ce qu'ils font avec nos traditions et les principes qui fondent notre culture. (Jérôme, 2009 : 476).

Un des premiers défis du chercheur fût donc de trouver un moyen d'intégrer les sujets de sa recherche à la construction de celle-ci.

Dans un deuxième temps, il mentionne avoir eu des difficultés par rapport à l'intervention systématique des institutions. Au cours des années, plusieurs mesures ont été prises par les organismes subventionnaires, les universités, les organismes communautaires et les institutions autochtones pour développer des protocoles de recherche dans le but de protéger l'intimité des communautés autochtones. Longs et rigoureux à remplir, ces formulaires éthiques doivent être présentés de manière individuelle aux personnes rencontrées, ainsi que recevoir l'approbation des conseils de bande, avant que la recherche ne puisse débiter. Bien que ces processus rendent la production du savoir plus transparente, Jérôme dénonce leur rigidité, qui ne permet pas une modification facile des objectifs initiaux indiqués sur ces formulaires, ce qui est pourtant chose courante dans le processus de recherche qualitative (Jérôme, 2009). L'exigence des cadres imposés par les divers comités éthiques devient donc un autre obstacle au travail partenarial, qui ne permet plus l'effet de surprise lors de la recherche, à cause de sa trop grande rigidité. Comme il le mentionne, la « participation » est moins envisagée en termes de « partenariat » qu'en termes de « réappropriation » de la recherche. Il affirme que les trop rigoureux principes de recherche nuisent à la créativité et à l'imagination des chercheurs-es, bien que ces exigences découlent d'une réponse politique à une tendance à gérer les recherches et l'information d'une manière coloniale (Jérôme, 2009). Finalement, le chercheur mentionne, en guise de conclusion de son expérience, qu'il existe différentes façons d'entretenir une relation de proximité tout au long du processus de recherche, telles que des réunions organisées dans la communauté, la présentation des communications avant la tenue d'un événement scientifique ou alors l'explication d'un article avant sa publication ou d'un chapitre de thèse avant sa soumission. Ces différents moyens permettraient ainsi une communication efficace et une relation de confiance sur le long terme.

Particularités de l'itinérance chez les personnes autochtones

Une réflexion à propos de l'itinérance chez les personnes autochtones nécessite toutefois que l'on s'attarde au contexte urbain. Le Réseau canadien de recherche sur l'itinérance définit ainsi le phénomène :

L'itinérance décrit la situation d'un individu ou d'une famille qui n'a pas de logement stable, permanent et adéquat, ou qui n'a ni la possibilité ni la capacité immédiate de s'en procurer un. Elle est le résultat d'obstacles systématiques et sociétaux, d'un manque de logements abordables et adéquats ou de défis financiers, mentaux, cognitifs, de comportement ou physiques qu'éprouve l'individu ou la famille, et de racisme et de discrimination. La plupart des gens ne choisissent pas d'être des sans-abris et l'expérience est généralement négative, stressante et pénible (Gaetz *et al.*, 2012).

Cette définition est intéressante parce qu'elle prend en compte différentes variables de ce que représente l'itinérance, autant dans ses différentes situations que dans les circonstances qui mènent à celle-ci. Elle montre que ce phénomène a des causes multiples comprenant des facteurs de nature structurelle, individuelle, institutionnelle ainsi que d'autres facteurs associés à la santé physique, la santé mentale, la dépendance à l'alcool ou aux drogues, ou alors des problèmes en lien avec la judiciarisation (Bergheul, 2015). On peut ainsi comprendre l'importance d'analyser l'itinérance au croisement de ces différentes dimensions pour mieux saisir tous les paramètres qui la composent (Roy et Grimard, 2015).

Malgré le très peu d'études scientifiques sur la condition itinérante au sein de la population autochtone au Québec¹⁰, on peut tout de même faire le constat de l'augmentation de ce groupe de personnes à Montréal ainsi que dans plusieurs villes régionales (Lévesque *et al.*, 2015). On constate en effet une présence plus significative des Autochtones en contexte urbain depuis 2 ou 3 décennies. Un grand nombre de personnes quittent aujourd'hui leur communauté pour plusieurs raisons : les études, les avantages de la ville, le désir de vivre dans un environnement plus sain, l'isolement des communautés, la violence, la recherche d'un logement ou d'un emploi, des raisons professionnelles, une séparation ou un divorce, l'accès à des soins médicaux, etc. (Lévesque *et al.*, 2015). Selon Statistique Canada (2008), la population autochtone a augmenté de 260% depuis les années 1990 dans la ville de Val-d'Or et au moins 80 000 Autochtones résideraient aujourd'hui de manière permanente ou temporaire dans les villes ou les villages du Québec (Lévesque *et al.*, 2015). Ces déplacements, bien qu'on ne puisse pas affirmer qu'ils conduisent nécessairement à l'itinérance, présentent toutefois des obstacles tels que des discriminations, la difficulté à se trouver un logement et la difficulté d'accès à

¹⁰ La plupart des informations sur la question proviennent surtout des médias, de regroupements autochtones, de publications d'organismes communautaires, d'études générales ou des services publics ou parapublics.

des services psychosociaux, surtout chez les personnes qui ont quitté leur communauté pour fuir un milieu violent (RCAAQ, 2009 ; Lévesque *et al.*, 2015).

Malgré les similarités entre l'itinérance chez les personnes autochtones et non autochtones, Lévesque *et al.* (2015) soulignent :

L'alcoolisme, la toxicomanie, la maladie mentale, le manque de nourriture, l'absence de logement, la détresse psychologique, la pauvreté extrême, la prostitution, la violence [...] peuvent se manifester chez tous les humains, indépendamment de leur culture et de leur héritage. Cependant, et la littérature scientifique internationale est claire à ce sujet, ce qui conduit une personne à ces états, la manière dont elles les exprime et les vit et ce qui peut l'en sortir éventuellement [...] relèvent de particularismes tout autant culturels que sociaux et historiques qu'il faut décoder, comprendre et expliciter. (p. 112-113)

Selon ces auteurs-es, même si les facteurs conjoncturels se ressemblent chez toutes les personnes en situation d'itinérance, il n'en reste pas moins que certains facteurs structurels de même que certains ancrages sociétaux se distinguent chez les Autochtones. De manière générale, les Autochtones de tous âges confondus sont plus pauvres, moins scolarisés, en plus mauvaise santé physique et mentale, ce qui rend leur espérance de vie moindre de dix ans en moyenne chez les hommes comme chez les femmes. À cela se rajoutent des problématiques liées à la violence, à la délinquance, à la dépendance ainsi qu'au suicide, notamment chez les jeunes (Lévesque *et al.*, 2015). De plus, la manière d'étudier l'itinérance chez les personnes autochtones ne pourrait pas se concevoir sans la prise en compte de facteurs spécifiques tels que le passé de colonisation qui leur est commun ou la triple aliénation, identitaire, culturelle et territoriale, qu'elles ont vécue. Il existe des preuves indiscutables d'une relation étroite entre plus de 140 ans de stratégies d'assimilation et un traumatisme ressenti autant sur les plans individuel, familial et communautaire qu'à l'échelle même de la nation autochtone, d'une génération à l'autre (Menzies, 2009 ; Lévesque *et al.*, 2015). La spécificité de l'itinérance chez les personnes autochtones réside justement en ces conséquences laissées par les situations répétées d'exclusion sur le plan individuel comme collectif, qui ont conduit à un affaiblissement des structures familiales et communautaires primordiales aux communautés autochtones.

Une des principales lacunes des théories actuelles sur l'itinérance est qu'elles ne procurent aucune réponse au nombre grandissant d'itinérants-es d'origine autochtone au Canada (Lévesque *et al.*, 2015). Les Autochtones répondent très mal aux méthodes conventionnelles d'intervention, d'accompagnement et de prévention lorsque celles-ci nient le lourd héritage du colonialisme. Pourtant, une plus grande reconnaissance leur serait bénéfique :

La reconnaissance de leur appartenance à une culture ancestrale, la prise en compte des événements qui ont jalonné leur traversée institutionnelle, la compréhension des dimensions sociales et spirituelles de leur existence, l'ouverture à des systèmes différents de connaissances, de compétences et de représentations, de même que le respect accordé à leurs valeurs particulières, ont déjà donné des résultats très positifs, à la fois pour freiner l'escalade qui conduit à l'itinérance et pour accompagner les personnes qui se trouvent déjà dans la rue. (Lévesque *et al*, 2015 : 120)

Mais avant même l'intervention, la compréhension de l'itinérance chez les personnes autochtones nécessite une prise en compte de tous les éléments qui leur sont spécifiques.

Considérations sur les femmes autochtones en situation d'itinérance

Parmi les Autochtones en situation d'itinérance dans les villes du Québec, on note une plus grande proportion de femmes, d'enfants et même d'ainés-es autochtones. Dans le cas spécifique des femmes autochtones, on a démontré que le fait de ne pas trouver les ressources nécessaires pouvait accentuer les situations de marginalisation, de pauvreté ainsi que de violence qu'elles vivaient avant même leur arrivée en milieu urbain. Nécessitant une approche particulière, le travail avec ces femmes sans-abri mène à plusieurs considérations.

Julie Cunningham, candidate au doctorat en sciences humaines appliquées à l'Université de Montréal, travaille sur un projet visant à offrir un portrait des trajectoires de vie et des perspectives des femmes autochtones ayant vécu l'itinérance en contexte québécois. En tant que chercheuse, elle a également réussi à entreprendre une recherche collaborative avec des personnes autochtones en contexte urbain. Dans le chapitre *Faire de la recherche avec les femmes autochtones et faire sa part pour reconstruire le cercle : expérience d'une étudiante québécoise*, de l'ouvrage *Le sujet du féminisme est-il blanc ?*, elle aborde les étapes qu'elle a suivies au cours de sa recherche. Tout d'abord, elle souligne l'importance de s'associer avec des organismes qui travaillent avec les populations autochtones en ville. Dans le cas de Cunningham, elle s'est jointe à l'alliance de recherche ODENA, qui collabore avec les mouvements des centres d'amitié autochtones du Québec et du Canada, ainsi qu'à d'autres organismes avec qui elle a travaillé durant plusieurs années, permettant un espace sécuritaire et respectueux où les femmes autochtones savaient qu'elles pouvaient s'exprimer et être comprises (Cunningham, 2015). Toutefois, un des plus gros défis de son travail de terrain s'est présenté lors de sa rencontre avec de nouveaux organismes avec lesquels elle n'était pas familière et où la relation avec les femmes était inexistante. Il devient intéressant de considérer sa démarche et les revendications des femmes autochtones envers elle :

Au départ, elles ont exprimé des craintes à l'égard du projet de recherche tel que je l'avais présenté ; en particulier, elles s'inquiétaient de ce que je m'intéresse trop à la «vulnérabilité» dans les trajectoires de vie des femmes autochtones et elles voulaient s'assurer qu'une attention particulière serait également portée à la résilience et aux démarches pour redonner un sens positif à leurs vies. [...] elles ne voulaient pas s'associer à une initiative de recherche qui produirait des données confirmant un certain misérabilisme autochtone, recevant à leurs yeux déjà trop d'attention dans les médias et la recherche. (Cunningham, 2015 : 99-100)

Comme dans le cas de Jérôme, cette crainte face à la production et à la démonstration que pourrait faire un-e chercheur-e à partir de sa recherche est importante. Dans le cas de Cunningham, il est pertinent de constater l'impact des participantes dans l'orientation de sa recherche, ainsi que sa volonté de reconnaissance de leurs savoirs. C'est d'ailleurs avec sa promesse d'un travail honnête et transparent que la chercheuse a accordé une place centrale à la résilience des femmes autochtones dans sa recherche, qui ont d'ailleurs accepté de l'aider. Pour les remercier, elle s'est impliquée bénévolement dans différentes tâches au centre dans lequel elle travaillait, telles que faire du ménage, garder des enfants, jouer un rôle d'interprète lors d'une séance de guérison, etc. Dans son chapitre, elle décrit également l'importance de la connaissance des langues autochtones, de leur histoire, ainsi que du travail avec les aînées autochtones pour leur enseignement authentique et pour faciliter le travail interprétatif et la validation de leurs connaissances en termes de philosophies, de spiritualités et d'épistémologies (Cunningham, 2015). Selon Cunningham, il est indispensable de faire l'effort de sortir des universités et d'apprendre par la voie de l'expérience et du dialogue avec les femmes autochtones, puis par le biais de l'interprétation et de l'expérimentation de diverses stratégies pour intégrer de façon juste la diversité des réalités et des perspectives de ces femmes. Faire appel aux aînées dans le respect et la patience serait donc un exemple de bonne stratégie de recherche à adopter.

Quelques chercheurs-es ont été très innovants-es en s'inspirant des traditions et des philosophies autochtones dans leurs méthodes, comme l'utilisation des « cercles de parole », de l'« arbre de vie », des « quatre directions », de la prophétie des « sept générations » ou des « récits de vie » (Femmes autochtones du Québec, 2012). La mise au point de manières de faire qui puissent s'adapter aux besoins et aux intérêts des femmes autochtones est primordiale pour un réel travail de collaboration. Il est possible d'amalgamer divers principes de recherche et méthodes tirés des traditions autochtones à ceux des traditions sociologiques, pour arriver à satisfaire aux exigences d'une recherche éthique et rigoureuse. Par exemple, on retrouve la *recherche-action participative*, comme nous venons de le voir avec le cas de Jérôme et de Cunningham, qui permet une étroite collaboration entre les participants-es et les chercheurs-es tout au long du processus de recherche.

Quelques outils d'analyse

Les démonstrations qui précèdent nous poussent à réfléchir autrement la recherche sociologique. D'un côté, les méthodes plus classiques d'enquête pourraient être repensées pour devenir plus familières aux femmes autochtones. D'un autre côté, les questions de la production de connaissances et du rôle des sociologues dans un contexte de méfiance demeurent tout aussi importantes. Dans cette section, nous tenterons de réfléchir à quelques outils d'analyse qui nous permettront une approche conciliant savoirs et traditions.

Apparue dans le milieu des années 1980, la sociologie pragmatique s'est principalement construite à partir de divers apports, dont celui de l'interactionnisme, de l'ethnométhodologie, des théories de l'action située ainsi que de la tradition philosophique pragmatiste (Barth *et al*, 2013). La sociologie pragmatique pourrait nous aider à repenser les recherches avec les femmes autochtones en situation d'itinérance grâce à ses outils d'analyse. Pour ce faire, nous mettrons ici en parallèle notre cas d'étude avec le texte *Sociologie pragmatique : mode d'emploi* (Barthe et al. 2013) qui caractérise en plusieurs points le pragmatisme en sociologie. À cela, nous croiserons des conceptualisations féministes telles que l'intersectionnalité, les théories postcoloniales et les théories du savoir situé.

Premièrement, la sociologie pragmatique permet de lier les niveaux « micro » et « macro » de l'analyse sociologique. L'itinérance, qui gagne à être analysée à travers les dimensions structurelles, institutionnelles et individuelles (Roy et Grimard, 2015), pourrait en effet bénéficier d'une telle analyse qui ne regarderait pas uniquement les structures, mais également les pratiques, dans une dimension intégrative du social. Par l'adoption d'une conception alternative articulant des réalités situationnelles et structurelles (Barthe et al. 2013), la sociologie pragmatique permettrait une étude des conditions autochtones particulières, qui s'observent tout autant au niveau des luttes institutionnelles pour les ressources et les territoires, que du point de vue des pratiques singulières de chaque individu et des communautés. Cette vision d'ensemble est un élément essentiel à la compréhension des réalités autochtones complexes.

Les *théories féministes de l'intersectionnalité*¹¹ sont à mettre en lien avec cette première caractéristique de la sociologie pragmatique, puisqu'elles aussi prétendent pouvoir jumeler l'analyse macro et micro. L'intersectionnalité ne doit pas être vue comme un point fixe où il y a accumulation d'oppressions, mais bien comme une position sociale en mouvance où divers systèmes d'oppression modèlent sans cesse la personnalité d'une femme de manière

¹¹ Kimberlé Williams Crenshaw est considérée comme l'une des premières investigatrices de l'intersectionnalité.

unique et complexe (Corbeil et Marchand, 2006). Sirma Bilge (2009) soutient qu'il y a deux niveaux d'analyse à l'intersectionnalité d'un point de vue sociologique. Tout d'abord, le niveau microsociologique permet de considérer les sources de pouvoir et celles de privilèges, ainsi que les catégories sociales qui s'imbriquent et qui permettent de cerner les effets des structures inégalitaires sur les individualités de façon à construire des configurations uniques par leur croisement. Ensuite, au niveau macrosocial, elle permet de comprendre les diverses manières dont les systèmes de pouvoir sont impliqués dans la production, l'organisation et le maintien des inégalités. Selon Bilge, l'intersectionnalité va « au-delà de la reconnaissance de la nature intégrée et fluide des catégories sociales de l'expérience, en les appréhendant comme partie intégrante d'un cadre plus large des rapports macro et des relations micro, des institutions et des processus impliqués dans la construction sociale de l'iniquité » (Sirma Bilge, 2009 : 73). Cela vient donc briser l'isolement et la hiérarchisation des différences sociales telles que les catégories sexe/genre, classe, race, ethnicité, âge, handicap et orientation sexuelle, en plus de permettre de reconnaître les multiples systèmes d'oppression et d'en comprendre les interactions et la reproduction au sein de la société. L'intersectionnalité n'est pas tant une méthode qu'un éclairage qui permettrait de comprendre les femmes autochtones de manière plus pertinente que d'autres théorisations féministes qui ne permettraient pas de prendre en compte la complexité de leurs oppressions. En effet, les discours féministes ne trouvent pas toujours écho au sein des luttes autochtones pour cette raison (Cunningham, 2015; Perreault, 2015).

Deuxièmement, le courant pragmatique intègre la temporalité historique des phénomènes. L'histoire des Premières Nations du Canada, et plus particulièrement celle des femmes autochtones, est marquée par de nombreuses politiques assimilatrices, dont la *Loi sur les Indiens*. Selon les données de plusieurs centres d'amitié autochtones du Québec, entre 20% et 25% des personnes autochtones en situation d'itinérance résideraient en ville depuis plusieurs générations, notamment à cause de la *Loi sur les Indiens* qui a perduré jusqu'au milieu des années 1980, et selon laquelle une femme «indienne» (autochtone) qui se mariait avec un homme «non indien» (non autochtone) ne pouvait garder son statut. Celle-ci se voyait alors obligée de s'installer en ville avec son mari et de renoncer à sa communauté d'origine, à son héritage et à ses terres (Lévesque *et al*, 2015). L'étude du phénomène de l'itinérance chez les femmes autochtones ne peut se faire sans considérer ce passé qui est le leur. La sociologie pragmatique s'attarde à étudier toute action du passé, par l'analyse de son présent, afin d'en permettre une meilleure intelligibilité :

Ce type de démarche invite par conséquent l'enquêteur à partir de l'observation du présent pour se tourner vers le passé, plutôt que l'inverse. Mais il l'invite également, dans un second temps, à revenir du passé vers le présent, armé de nouvelles questions à poser et d'un regard autrement informé pour observer les situations actuelles. (Barthe et al. 2013 : p.183)

La pertinence de l'étude de la résilience des femmes autochtones, comme dans le cas de l'étude de Cunningham, repose donc sur une analyse de leur histoire se centrant sur leurs conditions actuelles, tout en prenant en considération leur passé.

Les *critiques féministes postcoloniales* permettent de reconnaître l'histoire des femmes en évitant de reproduire un discours colonisateur. Prenant source dans les études postcoloniales (Edward W. Said, Homi Bhabha et Gayatri Chakravorty Spivak), ces écrits permettent de penser l'entrecroisement entre féminismes et oppressions, en ce qui concerne l'idée d'une condition universelle des femmes et du patriarcat (Maillé, 2007). Parmi les figures ayant contribué à l'essor du féminisme postcolonial, notons Chandra Talpade Mohanty (1988), Uma Naraya (1997) et Kimberlé Williams Crenshaw (2005), mais également celles du féminisme Noir (Bell Hooks (1984, 1989), Patricia Hill Collins (1990)), qui ont travaillé à démontrer l'articulation entre racisme et sexisme à l'endroit des femmes noires aux États-Unis. Par la suite, l'apparition du mouvement des féministes chicanas (Gloria Anzaldúa et Cherrie Moraga (1981)) dans des communautés latino-américaines a contribué à conceptualiser une position hybride entre linguistique, culturel et social en les définissant comme «mestizas». Puis, le féminisme arabe, qui inclut le féminisme islamique (Fatima Mernissi (1975) ou Deniz Kandiyoti (1996)), a lutté pour la déconstruction de la vision orientaliste des femmes en tant qu'éternelles victimes du patriarcat dans leurs réalités marquées par la colonisation et le nationalisme. Chez les féministes islamiques, une relecture féministe non androcentrique du Coran fût entamée pour justifier l'égalité entre les hommes et les femmes. Finalement, le féminisme autochtone (Andrea Smith (2005)), qui prend de plus en plus d'expansion, a démontré la manière dont le système colonial utilisait la violence sexuelle contre les femmes indigènes (ou autochtones) pour assurer sa domination sur les peuples amérindiens dans un dispositif de contrôle et d'oppression (Dechaufour, 2008). Selon Laetitia Dechaufour (2008), tous ces regroupements de femmes ont permis de trouver des nouveaux moyens de résistance et de repenser la famille, le travail et la violence au travers de l'histoire coloniale qui les opprime encore. Les études féministes postcoloniales permettent également d'intégrer de nouvelles dimensions aux analyses, telles que celles relatives à la race, à la classe et à l'ethnicité dans leurs contextes sociopolitiques particuliers. Par leur volonté de dénoncer l'impérialisme discursif d'un certain type de féminisme occidental, notamment le discours de victimisation des femmes d'ailleurs, ces femmes ont permis de faire circuler leur vision du monde, très éloignée de la conception

alors majoritairement véhiculée par un féminisme «blanc» et «universel». Par cela, il y eut reconnaissance obligée de l'hétérogénéité des expériences des femmes (Maillé, 2007).

De la même manière, les théories féministes postcoloniales peuvent nous aider à éclairer l'expérience coloniale des femmes autochtones au Canada, bien que leur expérience soit cette fois-ci spécifique au contexte socio-politique canadien et québécois. Une meilleure connaissance des femmes autochtones en situation d'itinérance ne pourrait être acquise sans une plus grande reconnaissance de la particularité de leur histoire, en termes de colonisation, et de leur rapport différent au genre, à la race et à la classe. De plus, une lecture postcoloniale impliquerait d'accorder une attention particulière aux relations de domination héritées du colonialisme et présentes dans la subjectivité même des femmes. Dans le cas des communautés autochtones, cela signifierait être conscients-es de la présence de valeurs coloniales et occidentales dans les esprits autochtones. Selon Diahara Traoré (2015), qui vient de terminer son doctorat en sociologie à l'UQAM, les sujets postcoloniaux sont avant tout des sujets hybrides, en constante négociation de leur place par rapport au colonialisme. Par exemple, les Autochtones parlent français, anglais, ainsi que les langues de leur communauté d'origine. Ces personnes sont nées dans leur communauté, dans les réserves ou à la ville. Elles sont héritières d'une spiritualité holistique, mais en même temps de la religion catholique qui leur a été imposée dans les pensionnats, et donc héritières d'une culture autochtone et d'une autre québécoise ou canadienne, d'où leur construction identitaire multiple. Les théories postcoloniales remettent en question le caractère «irréfutable» du savoir occidental ou européen lorsque l'histoire est appréhendée du point de vue de celui qui l'a subie, plutôt que de celui qui l'a écrite. Adopter une telle approche, c'est entre autres concevoir la recherche comme étant empreinte de pouvoir et d'intentions et considérer que toute recherche demeure fondamentalement politique et morale (Traoré, 2015). Et donc, la recherche a traditionnellement favorisé les intérêts des chercheurs-es sans tenir compte des voix et des perspectives des peuples autochtones. En présentant la recherche sociale comme un processus scientifique objectif, la majorité des chercheurs-es ont échoué à rendre compte des rapports de pouvoir dont est empreinte la recherche. En déterminant des critères de validité basés sur une conception ethnocentrique de la connaissance, les recherches effectuées auprès des peuples autochtones ont largement contribué à inhiber l'agentivité des peuples autochtones et à les reléguer au statut d'objet de recherche plutôt que de les considérer comme véritables sujets producteurs de connaissances (Gentelet, 2009).

Troisièmement, la manière dont la sociologie pragmatique traite du discours des acteurs-trices peut être mobilisée dans l'étude de l'itinérance chez les

femmes autochtones. Une des caractéristiques importantes de ce courant est le fait de prendre au sérieux la parole des gens :

« Prendre au sérieux » le travail mené par les acteurs[-trices] pour rendre raison de leurs pratiques et justifier leurs conduites ne signifie donc pas qu'il faille se contenter d'enregistrer des points de vue ou de les traduire dans un vocabulaire savant. Pas davantage, ne s'agit-il de considérer que les acteurs[-trices] ont raison de dire ce qu'ils[-elles] disent : l'objet est de considérer qu'ils[-elles] ont des raisons de le dire – des raisons liées aux contradictions réelles de leurs pratiques (Barthe et al. 2013 : p.187)

Ce que disent les participants-es d'une étude devra être considéré comme faisant pleinement partie de la description de leurs actions, puisque les pratiques discursives sont dotées d'une forme d'efficacité qui dépend de chaque individu et de diverses situations (Barthe et al, 2013 : 187).

Le *point de vue situé* (Dorothy Smith, Patricia Hill Collins, Nancy Hartsock, Sandra Harding, Donna Haraway) est un outil méthodologique très pertinent pour travailler avec les populations vulnérables. Les objectifs et les assises épistémologiques du point de vue situé peuvent être intéressants au sein des recherches conduites auprès des peuples autochtones, en ce sens que les recherches féministes l'utilisant se sont intéressées à comprendre comment la connaissance est socialement construite et idéologiquement influencée (Cunningham, 2015). Les chercheuses féministes, particulièrement des féministes noires, ont permis de recentrer le sujet au cœur de l'analyse, en valorisant sa capacité à produire une connaissance ancrée sur sa réalité et son expérience quotidienne. Ainsi, selon le point de vue situé, l'expérience concrète est priorisée comme une source de connaissances, le savoir trouvant plutôt sa source dans la vie quotidienne des acteurs-trices sociaux que dans les prérogatives de l'élite intellectuelle (Cunningham, 2015). On pourrait adresser certaines critiques au savoir situé, notamment concernant son postulat du « privilège » épistémologique des dominés-es comme méthode permettant une plus grande adéquation avec la « vérité » que la réalité des dominants-tes. On pourrait aussi formuler une certaine crainte face au risque de relativisme ou d'essentialisme des connaissances lié à cet outil méthodologique. Néanmoins, cet outil reste utile pour travailler avec les femmes autochtones en situation d'itinérance ainsi que pour comprendre leurs expériences souvent très éloignées des nôtres. Être en contact direct avec ces femmes sans abri est la meilleure manière d'entrer dans leur intimité et leurs récits (Laberge et Roy, 1994), ainsi que d'arriver à réduire les rapports de pouvoir possibles lors de la recherche (Roy, 2009). En plus du regard des chercheurs-es sur ces femmes, leur accorder une place centrale dans un travail partenarial requiert une prise en compte de leur réalité, selon leur propre point de vue (situé).

Ces trois caractéristiques de la sociologie pragmatique (micro/macro, temporalité historique et prise en compte du discours des acteurs-trices), mises en parallèle avec les théories féministes de l'intersectionnalité, les critiques

postcoloniales féministes et le point de vue situé, nous ont permis de faire quelques constats par rapport à l'étude sociologique de l'itinérance chez les femmes autochtones au Québec. Tout d'abord, il est primordial de maintenir une vision du général (macro), tout comme une vision du particulier (micro) pour l'étude des personnes autochtones, étant donné la grande complexité de la constitution de leur identité et de leur rapport aux institutions. Ensuite, les théories postcoloniales et la sociologie pragmatique sont indispensables au chercheur-e pour lui permettre de se souvenir du passé colonisé des femmes autochtones et pour ainsi mieux comprendre leurs moyens de résistance actuels, ou leur résilience face à l'itinérance. Par l'étude de leurs conditions de vie, nous désirons comprendre leur histoire, qui elles sont aujourd'hui et ce qu'elles désirent construire ou maintenir. Puis, que ce soit avec le point de vue situé ou alors grâce à la capacité de prendre au sérieux la parole des femmes du pragmatisme sociologique, ces deux outils théoriques permettent de voir des acteurs-trices comme sujets de connaissances nécessaires à toute recherche. La *recherche-action participative* demande une implication réelle et significative des femmes autochtones dans le développement et le déroulement d'un projet de recherche, mobilisant leur manière de penser, d'agir ou d'expliquer ce qui est central. Réussir une telle démarche nécessite de parvenir à se positionner comme chercheur-e, mais également de reconnaître l'existence de biais personnels et théoriques qui pourraient influencer la compréhension du milieu et de l'information recueillie (Femmes autochtones du Québec, 2012).

Conclusion

Pour conclure, nous tenons à mentionner que cette réflexion sur le travail avec les femmes autochtones en situation d'itinérance s'est principalement centrée sur le volet de la spécificité des populations autochtones plutôt que sur celui de l'itinérance. Ce volet à lui seul aurait pu constituer un autre essai au complet. L'itinérance autochtone est vaste et fort complexe à analyser. Le sujet mériterait beaucoup plus d'attention que ces quelques pages, d'autant plus que celles-ci qui ne sont qu'une première réflexion sur la question.

Un des éléments les plus importants de ce travail de réflexion a été de comprendre que les chercheurs-es non autochtones peuvent travailler en collaboration avec les femmes autochtones sans abri et réellement participer à la production d'un savoir légitime sur leurs réalités. Pour ce faire, il leur faut prendre en compte la complexité de la situation de ces femmes ainsi que de leurs oppressions et de leur histoire, qui comprend leur passé colonial. Il faut aussi une vision qui sache rendre central le point de vue de ces femmes. Plusieurs méthodes de recherche participative existent et sont de plus en plus innovatrices, en ce qu'elles permettent la reconnaissance des savoirs autochtones. Bien que nous ayons vu quelques pistes d'analyse issues de la sociologie pragmatique ainsi que des théories féministes, le travail avec les

femmes autochtones en situation d'itinérance est encore récent dans la littérature et attend les innovations méthodologiques des chercheurs-es qui comprendront comment travailler de manière respectueuse et d'égal à égal avec ces populations sur lesquelles la littérature n'offre que très peu de données.

Bibliographie

Articles

- Barthe et al. 2013. « Sociologie pragmatique : mode d'emploi », *Polotox*, 3, no 103, pp. 175-204
- Bilge, Sirma. 2009. «Théorisations féministes de l'intersectionnalité», P.U.F. | *Diogenè*, 1 - n° 225, p. 70-88.
- Corbeil, Christine et Isabelle Marchand. 2006. « Penser l'intervention féministe à l'aune de l'approche intersectionnelle : défis et enjeux », *Nouvelles pratiques sociales*, vol. 19, n° 1, p. 40-57.
- Crenshaw, Kimberle. 2005. « Cartographies des marges : intersectionnalité, politiques de l'identité et violences contre les femmes », *Cahiers du genre*, no. 39, p. 51-82.
- Dechaufour Laetitia. 2008. « Introduction au féminisme postcolonial. », *Nouvelles Questions Féministes*, no 2, Vol. 27, p. 99-110.
- Gentelet, Karine. 2009. « Les conditions d'une collaboration éthique entre chercheurs autochtones et non autochtones », *Cahiers de recherche sociologique*, n° 48, pp. 143-153.
- Laberge, Danielle, Daphné Morin, Shirley Roy et Marielle Rozier. 2000. « Capacité d'agir sur sa vie et inflexion des lignes biographiques : le point de vue des femmes itinérantes », *Santé mentale au Québec. Dossier Itinérance*, vol. XXV, no 2, p. 21-39.
- Maillé, Chantal. 2007. « Réception de la théorie postcoloniale dans le féminisme québécois », *Recherches féministes*, vol. 20, no.2, p. 91-111.
- Mohanty, Chandra Talpade Mohanty. 1984. « Under Western Eyes : Feminist Scholarship and Colonial Discourses », *boundary 2*, vol. 12/13 [vol. 12, no. 3 – vol.13, no. 1], p.333-358.
- Perreault, Julie. 2015. « La violence intersectionnelle dans la pensée féministe autochtone contemporaine », *Recherches féministes*, vol. 28, n° 2, 2015, p. 33-52.

Livres

- Bergheul, Saïd (dir.). 2015. *Regards croisés sur l'itinérance*, Québec, Presses de l'Université du Québec, 221 p.
- Collins, Patricia Hill. 1990. *Black Feminist Thought*. Boston : Unwin Hyman.
- Fournier, Louise et Céline Mercier (dir.). 1996. *Sans domicile fixe: Au-delà du stéréotype*, Montréal, Les Éditions du Méridien, 341 p.
- hooks, bell. 1984. *Feminist Theories: From Margin to Center*. Boston : South End Press.
- hooks, bell. 1989. *Talking Back: Thinking Feminist, Thinking black*. London : Sheba Feminist Publishers.
- Kandiyoti, Deniz. 1996. *Gendering the Middle East: Emerging Perspectives*. Syracuse, NY : Syracuse University Press.
- Laberge, Danielle (sous la dir.). 2000. *L'errance urbaine*. Sainte-Foy: Éditions du MultiMondes, 439 p.
- Mernissi, Fátima. 1975. *Beyond the Veil: Male- Female Dynamics in Muslim Society*. London: Al Saqi Books.
- Moraga, Cherrie et Gloria Anzaldúa. 1981. *This Bridge Called My Back: Writing by Radical Women of Color*. New York : Kitchen Table Press.
- Narayan, Uma. 1997. *Dislocating Cultures. Identities, Traditions and Third World Feminism*. New York, Routledge.
- Said, Edward. 1978. *Orientalism*. London: Rout- ledge and Kegan Paul.
- Smith, Andrea. 2005. *Conquest. Sexual Violence and American Indian Genocide*. South End Press, Cambridge MA.

Chapitres de livres

- Cunningham, Julie. 2015. « Faire de la recherche avec les femmes autochtones et faire sa part pour reconstruire le cercle : expérience d'une étudiante québécoise » dans Hamrouni, Naïma et de Chantal Maillé (dir.), *Le sujet du féminisme est-il blanc ?*, Les éditions du remue-ménage, pp 109-132.
- Harding, Sandra. 1987. « Introduction : Is there a Feminist Method » dans *Feminism and Methodology*, Bloomington : Indiana University Press, p.1-14.
- Jérôme, Laurent. 2009. « Pour quelle participation? Éthique, protocoles et nouveaux cadres de la recherche avec les Premières nations au Québec » dans Gagné Natacha, Thibault Martin et Marie Salaün (dir.), *Autochtonies, Vues de France et du Québec*, Réseau de recherche et de connaissances relatives aux peuples autochtones, Pul, pp. 471-486.

- Lévesque, Carole *et al.* 2015. « La condition itinérante au sein de la population autochtone au Québec » dans Bergheul, Saïd (dir.), *Regards croisés sur l'itinérance*, Québec, Presses de l'Université du Québec, pp. 111-126.
- Menzies, P. 2009. « Homeless aboriginal men : Effects of intergenerational trauma », dans J.D. Hulchanski, P. Campsie, S. Chau, S.Hwang et E. Paradis (dir.), *Finding Home : Policy Options for Addressing Homelessness in Canada* (e-book), Toronto, Cities Centre, University of Toronto, p. 1-25.
- Plante, Marie-Christisne. 2015. « Les processus de sortie de la rue des jeunes femmes en situation d'itinérance à Montréal » dans Bergheul, Saïd (dir.), *Regards croisés sur l'itinérance*, Québec, Presses de l'Université du Québec, pp. 13-29.
- Roy, Shirley et Carolyne Grimard. 2015. « L'aide aux personnes à la rue » dans Bergheul, Saïd (dir.), *Regards croisés sur l'itinérance*, Québec, Presses de l'Université du Québec, pp. 13-29.
- Spivak, Gayatri Chakravorty. 1988. «Can the Subaltern Speak?» dans Cary Nelson et Lawrence Grossberg, *Marxism and the Interpretation of Culture*, University of Illinois Press: Urbana and Chicago, pp. 271-313.
- Traoré, Diahara. 2015. « Les théories postcoloniales et leurs enjeux pour une anthropologue racisée : quelques éléments de réflexivité » dans Hamrouni, Naïma et Chantal Maillé (dir.), *Le sujet du féminisme est-il blanc ?*, Les éditions du remue-ménage, pp 25-40.

Publications en ligne

- Dechaufour , Lateitia. 2007. « Introduction au féminisme poscolonial et genèse de ce courant ». En ligne: <http://topicsandroses.free.fr/spip.php?article108>.
- Femmes autochtones du Québec Inc. 2012. *Lignes directrices en matière de recherche avec les femmes autochtones*. Récupéré à http://www.faq-qnw.org/sites/default/files/publications/Lignes_directrices.pdf.
- Regroupement des centres d'amitié autochtones du Québec – RCAAQ, 2009. *Évaluation des besoins en matière de services psychosociaux du Mouvement des centres d'amitié autochtones du Québec*, Wendake, RCAAQ. Récupéré à http://www.rcaa.q.info/images/stories/docs/r_a_fr_09_10.pdf.
- Statistique Canada. 2008. *Recensement de la population de 2006*, Ottawa, Gouvernement du Canada, <http://www.12.statcan.gc.ca/census-recensement/2006/index-fra.com>.